



LES AVENTURIERS DE L'EXTRÊME

Frank Bruno, le combattant qui va au bout de ses rêves



Avant de choisir la Norvège, le baroudeur s'installait, chaque été, au Groenland, où il appréciait de ramer sur son kayak *Immaqa* (« peut-être », en groenlandais), au milieu des icebergs.

« **Q**uand on me dit que c'est impossible, ça me motive », confie, dans un sourire, Frank Bruno, solide gaillard aux cheveux courts et au visage buriné. L'athlète de 59 ans a multiplié les exploits au sein d'environnements hostiles. « Le plus éprouvant fut incontestablement la traversée de l'Atlantique à la rame, en 2005, avec mon ami Dominique Benassi, assure-t-il. Après cinquante-quatre jours extrêmement difficiles, nous avons fini sur la troisième marche du podium. Les derniers participants sont arrivés près d'un mois après nous. » Deux ans plus tard, il parcourt la calotte polaire du Groenland, d'ouest en est, sur une distance de 500 kilomètres. Un périple de trente-quatre jours, accompli en tirant un traîneau de 200 kilos, dans des conditions météorologiques extrêmes. En 2010, il descend, pendant trois mois, le fleuve Yukon en kayak. Plus de 3 000 kilomètres, seul face à lui-même, la peur au ventre, en plein cœur de l'Alaska. À l'été 2012, il se lance dans l'expédition Arcticsica : 5 500 kilomètres en kayak et à vélo, depuis l'océan Arctique jusqu'en Corse du Sud. À son actif également, l'ascension du Kilimandjaro et du mont Blanc. Un incroyable palmarès, récompensé dès 2009 par le trophée Peter Bird/SPB, de l'association La Guilde, qui honore chaque année un aventurier pour sa détermination et son abnégation. Frank Bruno est le premier porteur de handicap à le recevoir, car le sportif au moral d'acier est amputé d'une jambe.

Impossible d'accepter une « vie de planqué »

Sa vie bascule le 9 juin 1983 à 19 h 20. Militaire à bord du porte-avions *Foch*, qui croise au large du Liban en pleine guerre civile, le jeune homme de 18 ans est engagé depuis peu. Alors qu'il se trouve sur le pont, un avion de chasse de 16 tonnes lui roule dessus. Sa jambe est totalement broyée. Après quinze opérations, deux arrêts cardiaques et un début de gangrène, il est finalement amputé, juste en dessous du genou. Parce que le conflit fait rage, dix jours sont nécessaires pour le rapatrier en France. « Ce furent les pires souffrances de ma vie, il n'y avait plus de morphine à bord, raconte-t-il. L'odeur était pestilentielle. Les médecins pensaient que j'allais y rester. Mais je me suis accroché. »

Les rêves de ce grand sportif, amateur de marathons et de compétitions de ski qui ambitionnait de devenir plongeur de combat, sont brutalement réduits à néant. En tant que militaire blessé dans l'exercice de ses fonctions, il se voit proposer un emploi réservé de garde-barrière dans un hôpital lyonnais. Une « vie de planqué », selon ses termes. Inconcevable, pour celui qui a grandi en Corse, à deux pas de la mer, passant son temps libre dans l'eau, et qui a parcouru le monde dès son plus jeune âge. Car son père,

Depuis son accident, survenu à l'âge de 18 ans, ce moniteur de plongée et organisateur de stages de survie n'a cessé de repousser ses limites. Après avoir fait de son amputation une renaissance, il aide des personnes handicapées à reprendre confiance en elles et à se dépasser.

PAR CLÉMENCE LEVASSEUR.



plongeur professionnel, était fixe pour les tournages, spécialiste des prises de vues sous l'eau. Cet ancien mercenaire, dur, violent, qui refusait d'être appelé papa, embarquait alors femme et enfant lors de ses missions, pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Galapagos, Philippines, Israël, Soudan, Chine, Seychelles... « Même si ce n'était pas des vacances, au contact de la nature, loin de tout, j'étais le plus heureux, se souvient Frank Bruno. Mais le retour sur les bancs de l'école était rude. Je remettais en question la légitimité des professeurs, qui ne semblaient rien connaître du monde, contrairement à moi ! Et j'accumulais les retards sur les apprentissages. » À 14 ans, ses notes étant catastrophiques, l'adolescent travaille avec son père, qui dirige également, en Corse, une entreprise de maçonnerie, de travaux sous-marins et une école de plongée. Grâce à cette dernière, l'adolescent solitaire et asocial devient rapidement un expert dans les virées sous la surface.

Le soldat estropié se lance un défi fou

Quelques années plus tard, découvrant son fils blessé dans sa chambre d'hôpital, et le reste de la famille en pleurs à ses côtés, le père de Frank Bruno n'y va pas par quatre chemins. « Avec son ton froid et sa vulgarité habituels, il m'a dit : "Tu ne vas pas nous casser les couilles avec ta jambe en moins. Ou tu décides de vivre plus fort, ou tu te tires une balle dans la tête. Si tu n'as pas le courage, je peux le faire" », rapporte l'aventurier. Ce message brutal, à l'image de ses principes éducatifs, qui invite son

fil à ne pas se complaire dans la faiblesse, Frank Bruno le voit aujourd'hui comme un acte d'amour et d'héroïsme. Le jeune homme est alors bien décidé à suivre le conseil paternel. Qu'importe sa jambe de bois, il veut vivre de cette plongée qui lui procure tant de bien-être. L'estropié de guerre se lance un défi fou, qui inquiète ses proches : devenir scaphandrier professionnel.

Le directeur de cette formation d'élite doute de ses capacités : jamais un handicapé n'est entré dans son école. Un an et demi après, l'élève déjoue tous les pronostics en sortant major de sa promotion. « Cette réussite m'a montré que tout était possible, qu'il suffisait de se faire confiance, d'oser, sans prendre en compte les conseils défaitistes », analyse le sportif. Fort de ce premier succès, il accumule les diplômes : moniteur de plongée, accompagnateur en montagne et instructeur en survie, toujours obtenus haut la main. Afin de gagner sa vie, équipé de sa prothèse, il repart travailler avec « le vieux », son père. Mais leurs relations deviennent trop conflictuelles.

Celui qui a toujours été fasciné par la mer décide de prendre le large. À 29 ans, Frank rachète à son paternel l'un de ses bateaux de plongée en bois et retape cette embarcation de dix mètres de long et six mètres carrés habitables. Son nom ? Le *Cabochar*. Puis, il met les voiles pour un tour complet de la Méditerranée. Un voyage qui durera quatre ans. « Moi qui avais été élevé dans une famille raciste, j'ai découvert d'autres cultures, fait des rencontres incroyables en Afrique du Nord, en Turquie... J'ai déconstruit les fondations que l'on m'avait données, pour me

Le fondateur de l'association Bout de vie ne refuse jamais de plonger avec les personnes auxquelles il vient en aide, lors des stages qu'il organise, comme ici, au large des îles Lavezzi, en Corse (1). L'homme s'est acclimaté pour affronter les conditions climatiques les plus intenses de notre planète, avec une petite préférence pour les tempêtes glaciales des pôles Nord et Sud (2). Frank Bruno apprécie ces

environnements extrêmes. Il pose ses valises cinq mois par an en Norvège. Auparavant, c'était au Groenland. Au nord du village d'Oqaatsut, il y avait repéré une cabane rouge, laquelle était, jadis, une maison de prisonnier (3), où il profitait du calme olympien pour s'octroyer quelques siestes (4).



bâtir une nouvelle vie. » Apaisé, heureux comme jamais, il décide alors de venir en aide à ceux qui ont vécu le même drame que lui. En 2003, l'aventurier crée l'association Bout de vie, afin d'aider les personnes amputées, notamment les jeunes, à avoir confiance en leur corps et leur avenir. « Le principe est de les inviter, avec des personnes valides, à vivre des expériences de plongée en Corse, de ski en Italie, de survie en Antarctique... détaille son fondateur. L'objectif est qu'ils sortent de leur isolement, de leur zone de confort et réalisent leur potentiel de vie. »

« Perdre une jambe a été ma chance »

À la fin du premier stage, d'une durée d'une semaine, ce dur à cuire habitué à la solitude pleure à chaudes larmes en accompagnant les participants à l'aéroport. Ces gamins l'ont touché, il s'est senti utile, enfin à sa place. « Je veux leur faire comprendre que la vie n'est pas à jamais foutue, que tous leurs rêves sont possibles et qu'il faut transformer la catastrophe qui leur arrive, en force », s'enthousiasme-t-il. Puis, citant Jack London : « Les plus belles histoires commencent toujours par un naufrage. » Frank Bruno en est persuadé : c'est son accident qui lui a permis de vivre une vie extraordinaire. « Perdre une jambe a été ma chance. Lorsque ces drames surviennent, l'entourage, les parents, peuvent devenir le pire des handicaps, en traitant l'amputé comme une victime. Il faut plutôt considérer ces mêmes comme des guerriers. Et leur apprendre que ce n'est pas au monde de s'adapter, mais à eux. » Celui qui fustige les termes « handicap » ou

« handisport » vient expliquer son parcours dans des écoles et des associations. Soucieux de récolter des fonds pour Bout de vie, il intervient aussi comme conférencier dans des entreprises, organise des stages de survie en plein maquis pour des personnes valides, et coache des sportifs de haut niveau. Aujourd'hui, à l'aube de la soixantaine, l'aventurier a trouvé son équilibre.

Quand il n'est pas parti en exploration – pour son association, en solo ou avec ses copains sportifs, tels Bixente Lizarazu, président d'honneur de sa structure, ou Dominique Benassi, huit fois champion du monde de triathlon handisport –, il vit en Corse, dans une maisonnette en pierre, construite entièrement de ses mains. Aux beaux jours, il fuit son île envahie par les touristes, pour se retrancher cinq mois en solitaire, dans un coin reculé du Grand Nord. Après plusieurs années au Groenland, il vient de s'installer dans une petite cabane du Finnmark, à l'extrême nord de la Norvège. De quoi contempler la nature et les éléments majestueux, dans le silence et le calme. L'occasion également de réfléchir à son prochain défi : trouver une compagne. « Quand je regarde mon parcours, je n'ai qu'un regret, celui d'avoir laissé sur le quai des personnes que j'aimais, pour ne pas sacrifier ma liberté, avoue-t-il. Je rêve de vivre avec une femme que j'aime, de lui préparer un petit déjeuner, de lui offrir les fleurs que j'aurai cueillies dans la nature. Mais aussi de monter un projet de bivouac à deux au milieu des ours, au bout du monde. » Mais sans renoncer à celle qui l'a sauvé : l'aventure. ■